

AURÉLIE PICARD

Extrait de l'œuvre de Philippe DECRAENE - François ZUCCARELLI :
«GRANDS SAHARIENS à la découverte du désert des déserts».

Aurélié Picard était la grand-tante d'un de nos Amis de BLIDA. Ses visites à sa famille, ses séjours dans notre ville étaient fréquents.

Aurélié Picard, la « princesse des sables ».

Née le 12 juin 1849 à Montagny-le-Roi, chef-lieu de canton de la Haute-Marne, Aurélié Picard va vivre un véritable roman. Son père est brigadier de gendarmerie et sa mère fait des ménages pour les familles aisées du bourg. Dans ses rêves les plus fous, Aurélié espère devenir institutrice. Il faut un exceptionnel concours de circonstances pour que cette modeste provinciale qui n'aurait jamais dû quitter son département rencontre l'un des chefs religieux algériens les plus prestigieux.

Retirée de l'école afin de contribuer à subvenir aux besoins d'une famille dont le chef atteint l'âge de la retraite alors que cinq enfants restent à charge, l'adolescente refuse de faire des ménages. Elle devient vendeuse chez la modiste du village. Elle y attire l'attention d'une riche cliente, Mme Steenakers, qui la prend comme demoiselle de compagnie.

Or, M. Steenakers, conseiller général du canton, est possédé par la politique. Député républicain, opposé au Second Empire, on lui confie, après l'abdication de Napoléon III, les fonctions de directeur général des Postes dans le gouvernement Gambetta. Si bien que les Steenakers, et Aurélié avec eux, quittent la Haute-Marne pour Bordeaux, siège des institutions provisoires. C'est là que la jeune fille rencontre Si Ahmed, cheikh de la Tidjanyia, une des confréries musulmanes les plus puissantes du Maghreb et de l'Afrique noire. Dans un exil doré à la suite de quelques différends avec les autorités algériennes, Si Ahmed vit dans le grand port du Sud-Ouest. Pour Si Ahmed, la rencontre constitue un éblouissement. Au détour d'une terrasse du Grand Hôtel de Bordeaux, il découvre une jeune fille aux traits délicats et aux gestes gracieux distribuant des graines aux pigeons voyageurs du directeur général des Postes. C'est le coup de foudre et la demande immédiate en mariage. Pour Aurélié, avec le temps, l'estime et la confiance viendront fortifier son couple. Mais cette jeune personne est tellement avide de promotion sociale qu'elle semble ne voir que le côté somptueux du personnage, à la vérité un peu falot, qui se jette à ses genoux. Le destin de Si Ahmed n'est pourtant pas moins exceptionnel que celui d'Aurélié : un vrai conte des Mille et Une Nuits. Il est alors le chef incontesté de la Tidjanyia, confrérie fondée à Aïn Madhi à la fin du XVIII siècle, par Si Ahmed ben Moktar el-Tidjani. A la mort de celui-ci son fils, Si Mohamed Seghir Tidjani, lui succède et donne à la confrérie un grand rayonnement et une puissance financière étendue.

Lorsqu'il décède à son tour, en 1853, la djemaa s'aperçoit, avec consternation, qu'il n'a aucun héritier mâle digne de prendre en main les destinées de la Tidjania. L'un des disciples se souvient alors, fort opportunément, d'une servante nègre au service de Mohamed Seghir, chassée trois années auparavant. Les recherches des envoyés de la confrérie durent cinq ans, et l'on trouve alors Si Ahmed et sa mère couverts de haillons, vivant dans la misère et l'opprobre. L'enfant a huit ans. Comme d'un coup de baguette magique, il reçoit des vêtements somptueux et l'on s'agenouille à ses pieds. Il est gorgé de couscous et entouré d'honneurs. Car chacun l'a reconnu : il a la baraka!

Comme ses prédécesseurs, le jeune cheikh mène une politique de collaboration avec les Français. Mais, en février 1869, Si Ahmed et son jeune frère Si Bachir sont suspectés d'avoir favorisé les Ouled Ziad réputés rebelles. Cette assertion leur vaut d'être éloignés, avec tous les égards dus à leur rang. C'est ainsi qu'ils se trouvent à Bordeaux, alors qu'y arrivent Aurélie et les Steenakers.

La jeune fille donne, sans hésitation, son consentement à l'union projetée. Son père, le brigadier de gendarmerie ayant servi en Algérie, pose, toutefois, une triple condition au mariage: que le cheikh répudie ses trois épouses antérieures; qu'il n'en prenne plus d'autres; qu'il n'oblige pas sa nouvelle femme à renoncer à la religion catholique. Le dignitaire musulman accepte, contre tous les préceptes coraniques.

Les fiancés, leur nombreuse suite et les parents Picard arrivent à Alger pour y découvrir quelques obstacles majeurs à leur bonheur. Le gouverneur général refuse que Si Ahmed rejoigne sa zaouïa d'Ain-Madhi, ce qui, avec le temps, risque de lui faire perdre le contrôle de la confrérie, et peut entraîner, subsidiairement, une notable diminution des revenus du couple, tributaire des dons versés au cheikh. Bien plus, les autorités françaises se montrent intraitables sur un second point. La loi française interdit alors le mariage entre ressortissants des deux communautés. Que Si Ahmed prenne le statut français ! Déjà compromis, aux yeux de ses fidèles, par un projet de mariage peu orthodoxe, Si Ahmed ne peut aggraver son cas en renonçant à son statut civil de musulman.

Des mois passent en discussions inutiles, en visites humiliantes, en requêtes répétées et vaines. Finalement, cette situation embarrassante pour les deux promis est dénouée par le cardinal Lavigerie. Au cours d'une cérémonie simple et sans témoins, il unit Si Ahmed et Aurélie. Le mokkadem de l'ordre tidjane fait de même, les deux époux renonçant au mariage civil. Il est, dès lors, difficile aux autorités locales de ne pas reconnaître une union consacrée par les plus hauts dignitaires religieux de l'Algérie.

Quelques jours plus tard a lieu le départ vers le sud; une immense caravane met vingt-deux jours pour parcourir le chemin jusqu'à Laghouat. Après un long séjour dans ce poste, nécessaire pour lever les derniers doutes du bureau arabe sur l'attachement de Si Ahmed à la cause française, l'arrivée à Ain-Madhi prend des allures de triomphe.

Il faut y faire approuver, par l'assemblée de la confrérie, le mariage avec

la Française et la répudiation des autres femmes. Tandis que le chef religieux rétablit son pouvoir compromis, Aurélie fait tomber les dernières suspensions des autorités algériennes. Pour ce faire, elle entreprend divers voyages à Alger afin d'y plaider la cause de son mari. Mais c'est spécialement en démontrant que son mariage n'est pas le fait d'un caprice et que, bien au contraire, il s'agit d'une union solide, qu'elle parvient à ses fins. Comment, en effet, le bureau arabe pourrait-il espérer avoir meilleure alliée dans la confrérie?

Cela atténue une nouvelle poussée de soupçons lors de la révolte de Bou Amama dans le Sud oranais. Certaines tribus qui le suivent sont en effet, attachées au cheikh tidjane. L'administration, bien que vigilante, passe l'éponge. Elle se rend compte qu'Aurélie est un parfait agent d'influence. Car elle va contribuer à diverses décisions importantes pour le système colonial français, telle l'aide apportée par la Tidjanyia à la colonne Flatters et à d'autres missions sahariennes; ou encore, un peu plus tard, l'action de la confrérie en faveur de la conscription.

Aurélie s'astreint aussi à mettre un peu d'ordre dans les finances de la zaouïa, malmenées en l'absence du grand maître. Enfin, elle se rend utile en soignant les malades et en aidant les plus démunis. Elle y gagne le titre affectueusement respectueux de Lalla Yamina en même temps qu'un très grand prestige. Ce qui, allié au soutien constant que lui assure son mari, lui permet de faire tomber les préventions de l'entourage du khalife et l'hostilité à peine déguisée du jeune frère, Si Bachir.

Elle sait aussi se faire apprécier par son respect des traditions et devient familière de tous les rouages de la zaouïa. Elle parvient, avec discernement, à imposer ses vues sans jamais intervenir directement dans le débat communautaire, ce qui eût été parfaitement incongru.

Sa grande œuvre reste la nouvelle zaouïa de Kourdane, à mi-distance d'Aïn-Madhi et Laghouat. Elle y fait construire (1882-1883) une vaste maison et y crée un élevage et des cultures modèles ainsi qu'une école française et un dispensaire. La tradition tidjane s'y perpétue dans l'harmonie du progrès, auquel Aurélie est attachée.

Cependant, le drame de ce couple est de rester sans enfant. Et Si Ahmed, perclus de rhumatismes, est sujet à de fréquentes crises de goutte. Le 20 avril 1891, il meurt au cours d'un voyage à la zaouïa de Témacine.

Le prestige d'Aurélie est fondé et la succession se fait sans difficulté. La veuve reçoit Kourdane. Afin de poursuivre son œuvre tout en conservant son influence, elle épouse Si Bachir, le frère et successeur de Si Ahmed. Il s'agit, bien entendu, d'un mariage blanc qui, pour le nouvel époux, a l'avantage de le faire participer au prestige d'Aurélie.

Si Bachir, usé et vieilli avant l'âge, disparaît le 9 juin 1911. C'est alors Ali, fils d'un premier mariage de Si Ahmed, qui lui succède.

Aurélie verra encore Si Mohamed el-Kébir, fils aîné de Si Bachir, accéder à la direction de la confrérie. Tenue à l'écart des affaires de la Tidjanyia et même de Kourdane, elle a l'amertume de voir ses jardins retourner au désert,

le système d'arrosage s'ensabler, son école abandonnée, toute l'œuvre de sa vie réduite à néant. C'est à Kourdane, où elle s'éteint le 28 août 1933 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, qu'elle a été inhumée. C'est à Kourdane également que Frison-Roche, connu par "*Premier de cordée*" et "*La Grande Crevasse*", situe l'action de "*Djebel Amour*". Sans abjurer sa religion ni ses convictions, sans jamais porter le voile mais bien au contraire en continuant de vivre comme une Française, Aurélie Picard a vécu la première expérience féminine d'intégration en pays musulman. Son existence n'est ni ascétique ni sévère. C'est une grande dame retirée du siècle par son mode de vie, mais vivant sans soucis majeurs, sans obsessions marquées.